—Allons, se dit-il, en se frottant les mains, pour Mouillon et pour moi la journée n'a pas été mauvaise.

Content de lui, il se mit au lit et ne fit qu'un somme jusqu'au matin.

A dix heures, un commissaire lui apporta un pli cacheté. Il reconnut l'écriture de Mouillon. C'était la réponse à sa lettre. L'inspecteur lui disait seulement :

—Tu ne dois pas quitter la rue Galande. Continue de faire bonne garde autour de mademoiselle Georgette. Il ne faut pas qu'elle reçoive une lettre ou une visite d'une personne inconnue sans que tu le saches. Plus que jamais tu dois ouvrir les yeux et les oreilles, si tu ne veux pas te laisser surprendre.

Ripart remplissait consciencieusement son devoir, et bien que ce fût aussi fatigant que monotone, debout ou assis près de sa fenêtre ouverte, son regard était constamment plongé dans la rue Galande. A le voir regarder ainsi, on aurait pu supposer qu'il s'amusait à compter les pavés. Ne s'intéressant nullement au mouvement du monde, au bruit des voitures, aux cris des marchands, à ce va-et-vient continu qu'on ne voit qu'à Paris, il n'avait que sa pipe pour se distraire. Mais cette distraction elle-même devenait fatigante après huit ou dix heures de faction.

Pendant trois jours il resta constamment à sa fenêtre, attendant vainement l'agent de M. Hector qui ne se montra plus. A l'exception de Sarrue, qui venait tous les soirs à la même heure, personne n'était entré chez Georgette, et elle n'avait reçu aucune lettre.

Fort étonné, pour ne pas dire inquiet, Ripart se disait comme sœur Anne, et non sans dépit : "Je ne vois rien venir." Mais ce qui le contrariait le plus, c'est que Mouillon lui laissait ignorer complètement ce qu'il faisait de son côté. Le mercredi soir il se dit :

—Il faut que Mouillon sache que je perds tout à fait mon temps ici. Puisqu'il m'a défendu de sortir de chez moi, je vais lui écrire.

Il le fit aussitôt.

Il était près de huit heures lorsqu'il sortit de sa chambre pour porter d'abord sa lettre au bureau de poste et aller prendre ensuite son repas du soir. Jacques Sarrue descendait l'escalier.

—Bonsoir, monsieur Sarrue, lui dit Ripart, est-ce que vous avez déjà diné ?

—Oui, répondit le poète.

—Vous quittez mademoiselle Georgette de bien bonne heure ce soir.

—C'est vrai.

—Je comprends, vous allez faire une visite.

—C'est un peu cela, monsieur Ripart : j'ai reçu une lettre tantôt, qui me dit de me présenter ce soir à neuf heures rue du Faubourg-Poissonnière. Vous savez que je donne des leçons de latin et de grec ?

—De mathématiques et aussi de chimie ; vous êtes très savant, monsieur Sarrue.

—Peut être trop, répondit le poète avec un sourire plein d'amertume. Enfin, je vais au Faubourg-Poissonnière pour voir les parents d'un élève qu'une personne qui s'intéresse à moi m'a trouvé. Ce n'est pas près d'ici et je n'ai pas de temps à perdre si je veux arriver à l'heure. Au revoir, monsieur Ripart !

—Bonne chance, monsieur Sarrue !

Le poète s'éloigna rapidement.

Ripart arrivait au bas de l'escalier, lorsque Mouillon se trouva tout à coup devant lui. L'inspecteur de police accourait haletant et couvert de sueur.

—Je viens de t'écrire, lui dit Ripart, voilà ma lettre que je portais à la poste.

—Tu peux la mettre dans ta poche. N'est-ce pas M. Sarrue que je viens de rencontrer ?

—Oui, c'est lui.

—Je croyais qu'il passait ses soirées auprès de mademoiselle Georgette.

—Ce soir il a été forcé de la quitter.

—Sais-tu pourquoi ?

—Un rendez-vous qu'on lui a donné à neuf heures ; il s'agit d'un élève.

—Cela se peut, dit l'inspecteur réfléchissant ; mais si l'on n'a pas voulu l'éloigner de mademoiselle Georgette ce soir, il y a là une singulière et heureuse coïncidence.

—Que veux-tu dire ?

—Tu le sauras tout à l'heure. Vite, vite, montons dans ta chambre.

XI

La première chose que fit Mouillon en entrant dans la chambre de Ripart, ce fut d'ouvrir la fenêtre. Puis il se pencha sur l'appui et jeta un long regard dans la rue.

—Nous avons encore le temps de causer, dit-il en se retournant vers son associé, qui le regardait avec étonnement. Eh bien, Ripart continua-t-il en s'asseyant, j'ai l'idée que nous allons passer ensemble une soirée très agréable, qui nous promet plusieurs surprises.

—J'aime cela, fit Ripart.

—En fait de surprises, mon vieux, je crois en avoir ménagé une à M. Hector à laquelle il ne s'attend certainement pas.

—Enfin, tu vas me dire quelque chose.

Mouillon secoua la tête.

—Tu seras là, tu verras, reprit-il, cela vaudra mieux encore.

—Est-ce qu'il aurait l'audace de venir ici ?

—Qui ?

—M. Hector Vidal.

—Il est trop prudent pour cela, fit Mouillon en haussant les épaules. Certes, ce n'est pas l'audace

qui lui manque, et il est de plus adroit et rusé comme un renard, il a de l'imagination, beaucoup d'initiative et je suis forcé de lui reconnaître une grande habileté ; il mène bon train et proprement ses petites affaires. Bien qu'il puisse payer largement toutes sortes de gens pour le servir, il ne dédaigne pas de mettre la main à la pâte, comme on dit, et d'opérer lui-même. Son expérience lui a démontré qu'il n'est pas de meilleure besogne que celle qu'on fait soi-même. Toutefois, s'il a l'audace du loup, il en a aussi la lâcheté ; il prend ses précautions et n'agit qu'autant qu'il est sûr d'avoir conjuré tous les dangers ; il rôde sans bruit autour de la bergerie et ne se jette sur une brebis que lorsque le berger et les chiens ne sont plus là. Cré nom ! s'il soupçonnait que Ripart et Mouillon, ici présents, sont deux bons chiens de garde, prêts à le mordre, tu n'aurais pas les surprises que je te promets.

—Entre nous, Ripart, M. Hector Vidal, qui se fait appeler à certaines heures Ulysse de Rossières, et qui se nomme ce soir Louis de Verville, est un gaillard de première force. Ce que je lui ai vu faire depuis trois jours est admirable, et je peux le dire sans me flatter, Ripart, tout autre que moi n'y aurait vu que du bleu.

—Cela prouve que, si fort et si habille qu'il soit, mon ami Mouillon est son maître.

—C'est vrai ; mais je dois te dire que les renseignements que tu m'as fournis m'ont été extrêmement précieux.

—Alors, il va venir ?

—Jusqu'à la porte, déguiser en cocher.

Ripart ouvrit de grands yeux.

—Je ne comprends pas encore, murmura-t-il.

—Ne t'inquiète pas, mon vieux, fit Mouillon en riant, tu comprendras bientôt.

Il se leva et alla regarder dans la rue.

—Je ne comprends pas encore, dit-il. Du reste, ajouta-t-il en regardant sa montre, il n'est que huit heures et demie.

Il revint s'asseoir.

—Je n'entends pas mademoiselle Georgette ; elle est dans sa chambre, n'est-ce pas ?

—Elle ne sort jamais le soir.

—Que fait-elle ?

—Elle travaille, la pauvre petite, tous les jours jusqu'à onze heures, minuit et souvent une heure du matin. Elle se tue, quoi !... Il faut bien qu'elle gagne. Elle doit s'être aperçue que pour l'instant, elle ne peut pas compter sur Sarrue.

—Il ne lui donne plus d'argent ?

—Il ne peut plus rien lui donner. S'il ne trouve pas dès demain un emploi quelconque, ce sera d'ici peu une misère épouvantable.

—Et ses vieux livres ?

—Vendus jusqu'au dernier.

—C'est égal, Ripart, c'est un brave garçon.

—Oui, et si j'étais riche...

A ce moment, Mouillon, dont l'oreille impatiente et inquiète écoutait tous les bruits de la rue, se leva brusquement et bondit vers la fenêtre.

Il avait entendu le roulement d'une voiture, qui venait de s'arrêter devant la maison.

Il regarda. A la lueur des becs du gaz, il reconnut le coupé et le cheval loués le matin par M. Hector et même ce dernier, occupant le siège du cocher, malgré une barbe postiche qui complétait son déguisement.

La portière du coupé s'ouvrit, et une femme mit pied à terre.

Alors Mouillon ferma la fenêtre et se rapprocha de Ripart, les yeux étincelants, le sourire du triomphe sur les lèvres.

—Première surprise, lui dit-il tout bas ; silence et écoute.

Il alla vers la porte, l'entr'ouvrit doucement, puis fit signe à Ripart de venir se placer près de lui. Ils entendirent ouvrir la porte de la loge, et une voix de femme demanda mademoiselle Georgette. La voix du pipelet répondant : "Au quatrième, la porte à gauche," arriva également jusqu'à eux. Mouillon ferma la porte sans bruit.

—Eteins ta lampe, dit-il à Ripart, nous n'avons pas besoin de lumière.

La femme monta les quatre étages et frappa à la porte de Georgette, qui lui ouvrit aussitôt.

—Bon, dit Mouillon entendant le bruit des pas dans la chambre, la voilà entrée.

—C'est le moment d'agir, je suis prêt. Jolie souricière tout de même !

—Voyons ton idée ? fit Mouillon.

—Eh bien, nous dégringolons l'escalier, nous empoignons M. Hector déguisé en cocher, nous le traînons dans l'allée, le concierge ferme la porte d'entrée et nous les tenons tous les deux.

—En effet, c'est simple et facile. Pincer M. Hector dans son costume de cocher, ce serait déjà quelque chose, mais il me faut mieux que cela.

—Que veux-tu donc ?

—Je veux qu'une fois entre les mains de la justice, il ne puisse s'en tirer. La police correctionnelle, la belle affaire ! Je veux un crime prémédité et bien prouvé, je veux qu'il enlève mademoiselle Georgette, je veux qu'il passe devant la cour d'assises.

—Tu es terrible, dit Ripart.

—Pour cet homme-là je deviendrais féroce, répliqua Mouillon sourdement.

—Ainsi, nous allons aller à Billancourt ? demanda Ripart.

—Oui. Mais écoute... entends-tu au-dessus de nous ces gémissements, ces cris de douleur ?

—Tonnerre ! exclama Ripart, mais c'est mademoiselle Georgette qui pleure, qui sanglote...

Et il se serait élancé dans l'escalier si Mouillon ne lui eût barré le passage en se plaçant devant la porte.

—Mouillon, reprit-il, la pauvre petite pousse des cris à fendre l'âme. Est-ce que cette coquine oserait la maltraiter ?

—Nullement.

—Mais alors, pourquoi pleure-t-elle ?

—Tous les jours madame Bertin va se promener au bois de Boulogne. La femme qui est en ce moment avec Georgette vient de lui dire que ce soir, à cinq heures, elle est tombée sous une voiture et qu'une roue lui a passé sur les deux jambes.

—Et cela n'est pas ?

—C'est un audacieux mensonge imaginé par M. Hector pour attirer mademoiselle Georgette dans un nouveau piège.

—Je comprends, fit Ripart... Ah ! les misérables !...

—Il fallait cela pour que Georgette, croyant aller voir madame Bertin ayant les jambes brisées, se laissât conduire dans la petite maison de Billancourt.

—Elle s'apercevra qu'on ne la mène pas à Boulogne.

—La femme a dû lui dire déjà, sans doute, que la dame blessée a été relevée par le maître de la voiture, auteur involontaire de l'accident, qu'il l'a emmenée chez lui, et qu'un médecin a été immédiatement appelé pour lui donner des soins et qu'elle vient chercher Georgette envoyée par sa maîtresse.

—Et la pauvre Georgette croira tout cela ?

—Naturellement. Tiens, elle pleure moins fort, elle se calme un peu ; je l'entends marcher, elle s'habille à la hâte, dans un instant elle sera prête